

www.e-rara.ch

Oeuvres de d'Alembert

Alembert, Jean Le Rond d'

Paris, 1821-1822

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 39361

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-90115>

Dialogue entre Descartes et Christine, [...].

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

DIALOGUE

ENTRE DESCARTES ET CHRISTINE,

REINE DE SUÈDE,
AUX CHAMPS ÉLYSÉES.

CHRISTINE.

AH ! vous voilà , mon cher Descartes ? Que je suis ravie de vous revoir après une si longue absence !

DESCARTES.

Depuis près d'un siècle que nous sommes ici tous deux , il n'a tenu qu'à vous de m'y retrouver beaucoup plus tôt. Mais je ne suis pas surpris que vous m'ayez laissé à l'écart. Vous savez que sur la terre même , les princes et les philosophes ne vivent pas beaucoup ensemble ; s'ils se recherchent quelquefois , c'est par le sentiment passager d'un besoin réciproque , les princes pour s'instruire , les philosophes pour être protégés , les uns et les autres pour être célèbres ; car chez les rois , et même chez les sages , la vanité se tait rarement. Mais quand une fois on est arrivé dans le triste et paisible séjour où nous sommes , rois et philosophes n'ont plus rien à prétendre , à espérer ni à craindre les uns des autres ; ils se tiennent donc chacun de leur côté ; cela est dans l'ordre.

CHRISTINE.

Quelque froideur que vous me fassiez paraître , et quelque indifférence que vous me reprochiez à votre égard , j'ai toujours conservé pour vous des sentimens de reconnaissance et d'estime ; et ces sentimens viennent d'être réveillés par des nouvelles que j'ai à vous apprendre , et qui pourront vous intéresser.

DESCARTES.

Des nouvelles qui m'intéresseront ! cela sera difficile. Depuis que je suis ici , j'ai souvent entendu les morts converser entre eux ; ils débitaient ce qui s'est passé sur la terre depuis que je l'ai quittée ; j'ai tant appris de sottises que je suis dégoûté de nouvelles. D'ailleurs comment voulez-vous que je me soucie de ce qui se passe là haut depuis que je n'y suis plus ? j'y prenais

* Ce dialogue a été lu à l'Académie Française , le jeudi 7 mars 1771 , en présence du roi de Suède.

bien peu de part quand j'y étais. C'était pourtant une grande époque, celle de la fameuse guerre de trente ans, et des célèbres négociations qui l'ont suivie; on faisait alors les plus grandes et les plus belles actions; on s'égorgeait et on se trompait d'un bout de l'Europe à l'autre; c'était, à ce qu'on dit, *le temps des grands princes, des grands généraux et des grands ministres*; je ne prenais part ni à leurs illustres massacres, ni à leurs augustes secrets, et je méditais paisiblement dans ma solitude.

CHRISTINE.

Vous n'en faisiez pas mieux; un sage comme vous aurait pu être beaucoup plus utile au monde. Au lieu d'être enfermé dans votre *poêle* au fond de la Nord-Hollande, occupé de géométrie, de physique, et quelquefois, soit dit entre nous, d'une métaphysique assez creuse, vous auriez bien mieux fait d'aller dans les armées et dans les cours, et d'y persuader aux hommes d'y vivre en paix.

DESCARTES.

J'y aurais vraiment été bien reçu! persuader aux hommes de ne pas s'égorger, surtout quand ils ne savent pas pourquoi ils s'égorgent! quand on est réduit à prouver des choses si claires, c'est perdre sa peine que de l'entreprendre. Je me souviens de ce qui arriva pendant la guerre de Vespasien et de Vitellius, à un certain philosophe dont parle Tacite; il s'avança entre les deux armées qui étaient en présence, et voulut, par une belle déclamation contre la guerre, leur persuader de mettre bas les armes et de s'en aller chacune de leur côté. Le philosophe fut baffoué et roué de coups, et on se battit mieux que jamais.

CHRISTINE.

On assure que vous seriez plus content de l'espèce humaine. Tous les morts qui viennent ici depuis quelque temps, et les philosophes même qui nous arrivent, conviennent que les esprits s'éclairent, et que la raison fait des progrès.

DESCARTES.

Si elle en fait, c'est, je crois, bien insensiblement. Il est inconcevable avec quelle lenteur les nations en corps cheminent vers le bien et le vrai. Jetez les yeux sur l'histoire du monde, depuis la destruction de l'Empire romain jusqu'à la renaissance des lettres en Europe; vous serez effrayée du degré d'abrutissement où le genre humain a langué pendant douze siècles.

CHRISTINE.

Les peuples cheminent lentement, il est vrai; mais enfin ils

cheminent, et ils arrivent tôt ou tard. La raison peut se comparer à une montre; on ne voit point marcher l'aiguille, elle marche cependant, et ce n'est qu'au bout de quelque temps qu'on s'aperçoit du chemin qu'elle a fait; elle s'arrête à la vérité quelquefois, mais il y a toujours au dedans de la montre un ressort qu'il suffit de mettre en action pour donner du mouvement à l'aiguille.

DESCARTES.

A la bonne heure; tout ce que je sais, c'est que de mon temps l'aiguille n'allait guère; le ressort même, s'il y en avait un, était si relâché, que je l'ai cru détruit pour jamais, tant j'ai essuyé de contradictions et de traverses pour avoir voulu enseigner aux hommes quelques vérités de pure spéculation, et qui ne pouvaient troubler la paix des États.

CHRISTINE.

Ce temps de dégoût et de disgrâce est passé pour vous; on vous rend enfin justice; on vous rend même les honneurs qui vous sont dus.

DESCARTES.

On m'a tourmenté pendant que je pouvais y être sensible; on me rend des honneurs quand ils ne peuvent plus me toucher; la persécution a été *pour ma personne*, et les hommages sont *pour mes mérites*. Il faut avouer que tout cela est arrangé le mieux du monde pour ma plus grande satisfaction.

CHRISTINE.

Heureusement pour l'honneur du genre humain, on ne traite pas toujours avec la même injustice les hommes dont les talents illustrent leur patrie. Je viens d'apprendre qu'en France même, et dans le moment où je vous parle, une société considérable de gens de lettres élève une statue au plus célèbre écrivain de la nation; on ajoute, que des personnes respectables par leur rang et par leurs lumières, tant en France que dans les pays étrangers, font à cette louable entreprise l'honneur d'y concourir.

DESCARTES.

Cela est vrai; mais savez-vous ce que j'apprends de mon côté? On dit qu'il se trouve en même temps des hommes qui voudraient bien décrier cet acte de patriotisme, par une raison qu'ils n'osent à la vérité dire tout haut; *c'est que l'homme de génie, qui est l'objet de ce monument, aura la satisfaction de le voir et d'en jouir*. Ces dispensateurs équitables de la gloire demandent pour-quoi on n'érige pas plutôt des statues à Corneille, à Racine et

à Molière ; et ils le demandent , parce que Corneille , Racine et Molière sont morts ; ils n'auraient eu garde de faire la question du vivant de ces grands hommes , dont le premier est mort *pauvre* , le second *dans la disgrâce* , et le troisième *sans sépulture*.

CHRISTINE.

On pourrait , ce me semble , représenter l'Envie , égorgeant d'une main un Génie vivant , et de l'autre offrant de l'encens à un Génie qui n'est plus. Mais laissons là ces hommes si zélés pour honorer le mérite , à condition qu'il n'en saura rien ; et ne parlons que de ce qui vous concerne. Si on a eu le tort de vous avoir oublié long-temps , il semble qu'on veuille aujourd'hui réparer cet oubli d'une manière éclatante. Savez-vous qu'on vous élève actuellement un mausolée ?

DESCARTES.

Un mausolée , à moi ! La France me fait beaucoup d'honneur ; mais il me semble que si elle m'en jugeait digne , elle aurait pu ne pas attendre cent vingt ans après ma mort.

CHRISTINE.

Vous faites vous-même bien de l'honneur à la France , mon cher philosophe , en croyant que c'est elle qui pense à vous élever un monument. Elle y songera bientôt sans doute , et il s'en offre une belle occasion ; car on reconstruit actuellement avec la plus grande magnificence l'église où vos cendres ont été apportées¹ , et il me semble qu'un monument à l'honneur de Descartes décorerait bien autant cette église , que de belles orgues ou une belle sonnerie². Mais , en attendant , on vous érige un mausolée à Stockholm , dans le pays où vous avez été mourir³. C'est à un jeune prince qui règne aujourd'hui sur la Suède , que vous avez cette obligation. Je n'ai point eu , comme vous savez , l'ambition de me donner un héritier ; mais que j'aurais été empressée d'en avoir , si j'avais pu espérer que le ciel m'accordât un tel prince pour fils ! Je m'intéresse vivement à lui par tout ce que j'entends dire de ses lumières , de ses connaissances , de

¹ Sainte-Geneviève.

² M. le comte d'Angivilliers , directeur général des bâtimens , a tâché d'acquitter la dette de la France , par la statue en pied qu'il a fait faire à Descartes , et qu'on a vue en 1777 au salon du Louvre. Mais on cherchera toujours à Sainte-Geneviève le mausolée de ce philosophe , comme on cherchera à Saint-Etienne-du-Mont ceux de Racine et de Pascal , à Saint-Roch celui de Pierre Corneille , à Saint-Eustache celui de La Fontaine , et dans vingt autres Églises celui de tant d'autres hommes chers aux lettres et à la patrie.

³ Ce mausolée a été en effet érigé dans l'Eglise de Saint-Olof , à Stockholm , par ordre du roi de Suède.

sa modestie, ou plutôt, et ce qui vaut bien mieux encore, de sa simplicité ; car la *modestie* est quelquefois *hypocrite*, et la *simplicité* ne l'est jamais.

DESCARTES.

Je ne puis pas dire que je voudrais voir ici ce prince pour le remercier. J'espère même, pour le bonheur de la Suède, qu'il ne viendra nous trouver de long-temps. Mais je voudrais du moins que ma nation m'acquittât un peu envers lui. Je sais qu'elle est légère et frivole ; mais au fond elle est sensible et honnête, et si elle n'a rien fait pour moi, ce sera m'en dédommager en quelque sorte, que de se montrer reconnaissante des honneurs que les étrangers me rendent. Je n'ai ni la vanité d'être ébloui de ces honneurs, ni l'orgueil de les dédaigner ; une ombre a le bonheur ou le malheur de voir les choses comme elles sont. Mais quand je n'aurais rendu d'autre service aux philosophes, que d'ouvrir la carrière d'où ils tirent les matériaux du grand édifice de la raison, j'aurais, ce me semble, quelque droit au souvenir de la postérité.

CHRISTINE.

Quant à moi, je partage bien vivement les obligations que vous et la France avez en ce moment à la Suède : car le mausolée qu'on vous y élève est une dette que j'avais un peu contractée envers vous.

DESCARTES.

Il est vrai, soit dit sans vous en faire de reproche, qu'après avoir assez bien traité ma personne, vous avez un peu négligé ma cendre. J'étais mort, dans votre palais, d'une fluxion de poitrine que j'avais gagnée à me lever pendant trois mois, en hiver, à cinq heures du matin, pour aller vous donner des leçons. On dit que vous me regrettâtes quelques jours ; que vous parlâtes même de me faire construire un tombeau magnifique ; mais que bientôt vous n'y pensâtes plus. *La plupart des princes sont comme les enfans ; ils caressent vivement, et oublient vite.*

CHRISTINE.

J'aurais certainement fait quelque chose pour votre mémoire, si je n'eusse pas abdiqué la couronne bientôt après.

DESCARTES.

Et pourquoi l'avez-vous abdiquée ? Il me semble que vous auriez beaucoup mieux fait de rester sur le trône de Suède, d'y travailler au bonheur de vos peuples, d'y protéger les sciences et la philosophie, que d'aller traîner une vie inutile au milieu de ces Italiens qui vous traitaient assez mal. Avouez que l'envie de

paraître singulière, et pour tout dire, un peu de vanité, vous a portée à cette abdication; vous auriez pensé autrement, si vous eussiez été plus pénétrée du sentiment et de l'amour de la véritable gloire, qui est si différent de la vanité.

CHRISTINE.

Je ne voudrais pas répondre que la vanité ne fût entrée dans mon projet; car elle se glisse partout, et elle est faite pour tout gâter. Mais j'avais pour abdiquer un motif plus puissant, et qui paraîtra peu surprenant à un philosophe, les dégoûts et l'ennui du trône. J'avoue cependant que j'aurais dû supporter ces dégoûts et cet ennui, par la satisfaction si douce de remplir les devoirs consolans que le trône impose. Heureusement ce trône va être occupé par un prince qui réparera tous mes torts, qui sentira comme moi le poids de la couronne, mais qui saura la porter.

DESCARTES.

Vous aviez, ce me semble, un intérêt particulier à ne pas priver les gens de lettres de l'asile et de l'appui qu'ils trouvaient auprès de votre trône; car assurément ils n'ont pas été ingrats à votre égard.

CHRISTINE.

Il est vrai, et je ne puis me le dissimuler, que si la postérité a conservé pour moi quelque estime, je la dois au peu que j'ai fait pour les lettres. On s'en souvient beaucoup plus que de quelques autres actions qui pourraient cependant tenir une place dans mon histoire; par exemple, de l'influence que j'ai eue dans le traité de Westphalie. Vous pouvez vous rappeler en effet qu'à l'occasion de ce fameux traité, vous fîtes des vers en mon honneur.

DESCARTES.

Oui, je me souviens que je fis d'assez mauvais vers, et dont même on a pris la peine fort inutile de se moquer depuis ma mort, comme si ma philosophie y avait mis quelque prétention, et comme si tous les rimeurs de mon temps, qui se croyaient poètes, avaient fait de meilleurs vers que moi, à l'exception de Corneille. Quoi qu'il en soit, mes vers sont oubliés, comme l'obligation qu'on vous a d'avoir contribué au grand traité qui pacifia l'Europe, et qui assura l'état de l'Empire.

CHRISTINE.

J'avoue qu'on ne m'en sait aucun gré, et à parler franchement on n'est pas injuste. Ce traité était plus l'ouvrage de mes ministres que le mien. Il n'en est pas de même de la protection

que j'ai eu le bonheur d'accorder aux lettres et à la philosophie ; c'est une gloire que je ne partage avec personne ; et la reconnaissance que tant d'écrivains célèbres m'en ont témoignée, m'a fait pardonner plus d'un écart que je me reproche.

DESCARTES.

Vous n'êtes pas la seule qui ayez éprouvé l'effet de leur reconnaissance ; ils ont aussi presque fait oublier les proscriptions d'Auguste, et les fautes de François I^{er}. Tôt ou tard les hommes qui pensent et qui écrivent gouvernent l'opinion ; et l'opinion, comme vous savez, gouverne le monde.

CHRISTINE.

Ne dites pas cela trop haut : car on reprocherait aux gens de lettres, à ces hommes *qui pensent et qui écrivent*, de n'être bons qu'à gâter les princes.

DESCARTES.

Le reproche serait fort injuste. Les princes qu'on a loués d'avoir aimé les lettres, Auguste et François I^{er}., entre autres, sont devenus meilleurs et plus sages, du moment où ils ont commencé à les aimer. Cela seul prouverait, s'il était nécessaire, *combien les princes ont intérêt d'être éclairés, et pour leurs peuples, et pour eux-mêmes.*

CHRISTINE.

Mais croyez-vous qu'il en soit des sujets comme des souverains ; que les nations aient toujours besoin d'être instruites, et qu'il ne soit pas utile de tenir le peuple dans l'ignorance, et même de le tromper quelquefois ?

DESCARTES.

C'est une grande question¹, et qui demanderait une discussion aussi longue qu'inutile pour nous ; car qu'importe-t-il aux morts de savoir s'il est bon de tromper les vivans ? Pour moi je ne sais s'il peut y avoir des erreurs utiles ; mais s'il y en avait, je crois qu'elles tiendraient la place de vérités plus utiles encore. Il est vrai cependant que, pour combattre utilement et sûrement l'erreur et l'ignorance, il faut rarement les heurter de

¹ L'Académie des sciences de Prusse, par ordre du grand Roi son protecteur, a proposé pour sujet d'un de ses prix : *S'il peut être utile de tromper le peuple ?* sujet bien digne d'exercer les philosophes, sous les yeux et sous les auspices d'un prince qui connaît également et le prix des lumières, et l'influence de l'opinion sur le bonheur des hommes. Peut-être faut-il, pour bien traiter cette question, distinguer entre les erreurs *passagères* du peuple, et les erreurs *permanentes*. Il se peut que les premières aient été quelquefois utiles ; mais les secondes peuvent-elles jamais l'être ?

front. Un philosophe, apparemment mécontent de ses contemporains, disait l'autre jour ici : *que s'il revenait sur la terre, et qu'il eût la main pleine de vérités, il ne l'ouvrirait pas pour les en laisser sortir. — Mon confrère, lui dis-je, vous avez tort et raison ; il ne faut ni tenir la main fermée, ni l'ouvrir tout à la fois ; il faut ouvrir les doigts l'un après l'autre ; la vérité s'en échappe peu à peu sans faire courir aucun risque à ceux qui la tiennent et qui la laissent échapper.*

LE JOUEUR DANS SA PRISON,

ESSAI DE MONOLOGUE DRAMATIQUE.

(On sait que dans le drame très-intéressant et très-moral de BÉVERLEY, ce joueur malheureux, après avoir tout perdu, après avoir réduit à la mendicité sa femme et ses enfans, est renfermé par ses créanciers dans une prison, où il s'empoisonne pour se délivrer de la vie. Le monologue qui dans la pièce anglaise annonce cette catastrophe, est plein des expressions les plus vives de l'horreur et du désespoir. L'effet qu'il produit au théâtre, et qui a paru trop violent à un grand nombre de spectateurs, leur a fait demander s'il ne serait pas possible d'y substituer une scène moins terrible et plus touchante : c'est ce qu'on a essayé dans le monologue suivant. On ne se flatte pas d'avoir réussi, mais on espère que cette faible tentative, pourra engager nos meilleurs auteurs dramatiques à faire en ce genre des efforts plus heureux, et on applaudira avec plaisir à leurs succès.)

ME voilà donc renfermé pour jamais dans le lieu d'horreur et d'ignominie où mes crimes devaient enfin me conduire, dans l'exécrable séjour destiné aux plus odieux, aux plus méprisables des hommes. Hélas ! combien de malheureux qui ont languï dans ces cachots, et qui n'en sont sortis que pour expirer dans les tourmens et dans l'opprobre, méritaient moins que moi leur horrible sort ! ils n'étaient coupables qu'envers la société, je le suis envers la nature et l'amour ! A quoi penses-tu, Justice humaine ? tu punis les criminels, et tu laisses respirer les monstres ! Mais, que dis-je ? pourquoi me ferais-tu goûter la funeste consolation de perdre cette vie qui m'est odieuse, ce jour qui me punit et qui m'accable ? tu n'en accomplis que mieux les décrets de la justice éternelle qui me destinait à un châtimement plus affreux. C'est mon cœur qui a commis l'attentat, c'est dans mon cœur que le souverain juge a placé mon supplice. O mort ! que tu serais douce en comparaison des remords dont je suis dévoré ! tout me déchire et rien ne me console ; la nécessité et